Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 14 (1906)

Heft: 56

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CORRESPONDANCES.

A M. le Directeur de la « Revue internationale de théologie ».

Une brochure fort intéressante, écrite dans un sens irénique et traitant de « l'Union des Eglises »[1]), vient de m'être aimablement communiquée par son auteur, M. M. Malvy. L'importance du sujet m'invite à une réponse, que je me permets de vous envoyer avec prière de l'imprimer dans le prochain numéro de la « Revue internationale de théologie ».

Il y a deux voies très différentes pour arriver à l'union des Eglises qui sont séparées soit par des différences dans l'enseignement dogmatique, soit par des conflits politiques[2]). L'une de ces voies est exclusivement scientifique: on prouve la nécessité logique, théologique ou historique d'admettre ou de rejeter tel dogme, tel enseignement, etc... L'autre voie est de beaucoup la plus longue; elle consiste à ne pas s'appesantir sur les difficultés scientifiques, mais à commencer par cultiver les bons rapports qui doivent exister entre les chrétiens, quelque divergentes que puissent être leurs doctrines théologiques; on se voit, on se parle, on se rapproche; on constate que, en somme, le diable n'est pas aussi noir qu'on le peint; qu'il y a de braves gens et même de bons chrétiens parmi ceux qui admettent le *Filioque* ou l'Immaculée-Conception, comme il y en a parmi ceux qui les rejettent. Quand vient la discussion sur les divergences, on discute sans idée préconçue, sans fiel; les choses s'arrangent plus facilement, on ne dispute pas, on cause avec une objectivité plus grande, on tâche de se mettre au point de vue de

[1]) Extrait du « Messager du Cœur de Jésus » (avril 1906) (Tournai).

[2]) C'est la question bulgare qui, peut-être plus que le *Filioque*, a été la grande raison du conflit entre Photius et le pape Nicolas Ier et de la séparation définitive des deux Eglises.

l'adversaire... on se comprend et... on finit par arriver à l'union.

C'est pour le second système, le second *modus procedendi*, que se prononce l'auteur. Il est indubitable que ce système a du bon, qu'il égalise bien des aspérités, qu'il arrondit bien des angles, qu'il est très sympathique; mais ce bon commencement mène-t-il toujours au but? J'en doute!

M. Malvy, aux débuts de son article, développe avec beaucoup de force l'idée de la réunion des Eglises, si nécessaire à la chrétienté actuelle. Effectivement, n'est-il pas évident que notre désunion est une cause de notre faiblesse vis-à-vis des payens, ainsi que des gens hostiles à la religion parmi les chrétiens mêmes? Les payens n'ont-ils pas raison de répondre à nos missionnaires: « Avant de venir prêcher votre Christ, tâchez de vous mettre d'accord entre vous, ne fût-ce que sur ce Christ même, que les uns appellent *Dieu*-homme et les autres un *homme* divin! La chose faite, revenez vers nous, nous vous écouterons! » Que peut-on leur objecter? Mais ce qui est encore bien plus important, c'est que cette désunion provoque des luttes intestines dans l'Eglise du Christ; qu'elle amène, sinon la guerre civile, comme autrefois, des luttes intestines qui épuisent les forces de la chrétienté, forces dont elle a tant besoin pour repousser les attaques de l'athéisme et du matérialisme, lesquels sapent l'autorité de l'Eglise et lui enlèvent bien plus de fidèles que ne lui en enlevaient les hérésies les plus dangereuses des temps anciens.

Là-dessus, tout le monde est d'accord; mais quand il s'agit de s'organiser, de s'unifier pour repousser *viribus unitis* les attaques ennemies, on s'arrête, on hésite, on se demande s'il n'est pas contraire à la loi de Dieu de s'unir à des gens qui diffèrent avec nous dans leur foi et dans d'autres choses encore!...

Oui, certes, il faut s'unir, personne n'en doute; n'est-ce pas la volonté du Sauveur lui-même? Oui, notre désunion est un scandale; il faut y mettre un terme. Il est indubitable aussi que, si les représentants des différentes dénominations chrétiennes, au lieu de se regarder de travers, mettaient de côté, d'un commun accord, leur malveillance historique, ce serait un grand pas de fait. Un théologien m'écrivait derniè-

rement: « Men dont go by logic, but by sympathy. » Il est certain que, si de bons rapports et de bons sentiments s'établissaient entre les représentants des diverses confessions, ils auraient plus de facilité à s'entendre que maintenant où ces sentiments font défaut. Je le répète, ce serait un grand pas de fait, mais cela suffit-il? Non: car, en fin de compte, nous nous buterons à un obstacle plus sérieux que les sentiments de malveillance des représentants des confessions rivales. Cet obstacle sera dans les différences doctrinales des différentes confessions!

Ces différences sont-elles réellement de nature à entraver l'union, surtout si des deux côtés on est bienveillant pour son antagoniste? Ne voit-on pas que, sous ce rapport, il y a un grand progrès; que certaines divergences ont beaucoup perdu de leur âpreté, de leur importance? Oui, heureusement! Les temps ont changé. Anciennement, on était prêt à traiter d'hérétique tout chrétien qui se permettait d'émettre un avis contraire à celui des représentants de la théologie officiellement approuvée, solennellement déclarée vraie et obligatoire. Accuser quelqu'un d'hérésie était chose coutumière. Maintenant on commence à comprendre les choses d'une façon non seulement plus chrétienne, mais encore plus savante. Il est facile de constater ce progrès, entre autres, d'après les modifications introduites, par exemple, par notre Eglise, dans le formulaire d'admission, dans l'Eglise orthodoxe orientale, des membres d'autres confessions chrétiennes. Il y a deux siècles, les formules que devait prononcer le néophyte, étaient réellement dures, terribles; il ne suffisait pas d'affirmer la doctrine de l'Eglise orthodoxe, de réciter le *credo* de Nicée-Constantinople, il fallait encore condamner dans des termes excessifs, je dirai méprisants, la religion que l'on quittait; on passait en revue des divergences doctrinales qui actuellement ont perdu toute valeur et auxquelles on attachait autrefois une importance dogmatique. Tout cela plaisait aux gens grossiers, fanatiques et souvent ignorants. Actuellement ces choses se sont modifiées, la famille dans laquelle on entre n'exige plus du nouveau venu qu'il insulte celle qu'il quitte; le nombre des points de litige a aussi diminué; je citerai comme exemple, que l'on ne demande plus aux luthériens qui passent à l'orthodoxie orientale, la croyance à la « transsubstantiation »; le

« changement » suffit amplement [1]). Il est vrai aussi que, actuellement, on admet plus de liberté dans les opinions théologiques, on s'humanise de part et d'autre; tout cela est parfaitement vrai. Je n'insiste ni sur les détails, ni sur les exemples; tout cela est connu des théologiens. Oui, grâce à une théologie plus profonde, certaines doctrines manquant de base dogmatique, certaines opinions libres qu'on s'efforçait de transformer en dogmes obligatoires, ne sauraient plus être considérées comme pouvant devenir des obstacles *insurmontables* à l'union. On peut certainement espérer que les orthodoxes d'Orient et les catholiques-romains finiront par s'entendre sur l'*ex Patre solo* et l'*ex Patre filioque,* qui ne sont pas des dogmes mais seulement des opinions théologiques [2]); que les orthodoxes d'Orient et les anglicans parviendront aussi à s'entendre sur le culte des images [3]). Je dois ajouter toutefois qu'il serait difficile, sinon impossible, de traiter pratiquement d'union avec la *High Church;* il faudrait d'abord qu'elle se séparât officiellement de la *Low Church* et surtout de la *Broad Church.*

Oui, tout cela est possible et même probable. On pourrait aussi s'entendre sur bien d'autres doctrines, et plaise à Dieu que ce jour arrive! Mais il y aura toujours un obstacle *insurmontable* entre les chrétiens d'Orient et les catholiques-romains: cet obstacle est le dogme de l'infaillibilité du Pape de Rome, « défini » avec une si terrible précision et d'une façon si irrémédiablement catégorique!

M. Malvy critique (p. 5), avec raison, le parlement des religions qui siégeait, il y a quelques années, à Chicago. Il dit que ce projet d'union ne pouvait pas avoir de lendemain. Cela est certain, et l'une des raisons qui l'ont fait avorter a été surtout le fait que tous les chrétiens qui prenaient part au congrès, en parlant d'*union,* avaient en vue des choses très différentes. Effectivement, quel est le sens que peut attacher à ce terme un chrétien d'Orient ou un anglican? Ils ont

---

[1]) Cette innovation, qui d'ailleurs a déjà plusieurs années de date, ennuie et gêne beaucoup ceux de nos théologiens qui se posaient en champions de ce terme ultramontain, qu'ils croyaient ancien!

[2]) Voir l'étude du prof. Bolotoff, dans le n° 24 de la *Revue int. de théologie,* 1898, p. 681-712.

[3]) Voir ma correspondance sur ce sujet avec l'honorable Fr. Meyrick, dans la Revue de la Société anglo-continentale.

certainement en vue un ordre de choses identique à celui qui existait aux débuts de l'histoire chrétienne des premiers siècles, c'est-à-dire *une confédération d'Eglises autocéphales, réunies par le lien d'un dogme identique, mais absolument libres dans leurs opinions théologiques et dans leur administration, et n'acceptant pour chef que Jésus-Christ seul.* Or, est-ce bien là ce qu'entend l'honorable auteur de l'article en question, et ce qu'entend Rome elle-même? Si tel était le cas, nul doute que les tentatives de Lyon et de Ferrare-Florence eussent abouti, car l'Orient était prêt à admettre la primauté *inter pares.* Mais, je le répète, telle n'est certainement pas l'idée de Rome, qui veut *dominer* et qui exige la *soumission à ses infaillibles décrets.*

Pavlosk, juillet 1906.

A. Kiréeff.

Remarque de la Direction. Pour compléter cette correspondance, prière au lecteur de vouloir bien se reporter aux pages 530 à 535 et 634-635 de la précédente livraison de la *Revue internationale de théologie.*